

bétail. Il y a quelques jours nous visitâmes la ferme de M. Joseph Sirois, de Ste. Anne de la Pocatière, et sur le même espace de terrain, nous y avons remarqué plus que le double de bestiaux. Dans un espace assez considérable, nous avons remarqué un champ de trèfle fuché en juillet dernier, et qui déjà était assez long pour pouvoir être fuché de nouveau, mais qu'il réservait pour le pâturage de ses animaux, à l'automne. Sur le conseil que lui en avait donné il y a quelques années M. Maloney, ancien fermier du Collège de Ste. Anne, il n'a pas mesquiné quant à l'achat de graines de trèfle dans le but d'enrichir ses prairies. "Si, lui disait alors M. Maloney, vous avez trois vaches à votre disposition au printemps, vendez-en une pour acheter de la graine de trèfle, et à l'automne vous aurez assez de foin pour subvenir à l'entretien de six vaches au lieu de trois que vous pouviez convenablement nourrir." M. Sirois nous a avoué que ce cultivateur avait parfaitement raison. Ce que nous avons vu chez M. Sirois a pu nous convaincre facilement de la justesse de cet avis. Il en est de même de ses grains de semence. M. Sirois fut trier à la main son grain de semence; aussi lui avons-nous vu vendre du blé qu'il avait récolté, \$3.00 le muot tandis qu'il se vendait ailleurs \$1.50.

Cette culture, à n'en pas douter, démontre que si, au lieu d'employer une semence mal conditionnée, on avait recours à d'excellentes graines, on aurait partout et le plus souvent à constater une bonne récolte.

La lésinerie dans les fumures n'est pas étrangère non plus aux mauvaises récoltes.

Le retour trop fréquent des mêmes plantes aux mêmes places est positivement un fléau. Il n'y a pas de terre qui puisse résister longtemps à ce travail forcé, si nous ne rendons pas au sol ce que nous lui empruntons.

Les labourages profonds, nous ne saurions trop le répéter, sont plus que jamais de nécessité absolue. Ceci ne veut pas dire qu'ils soient partout réalisables du jour au lendemain. Il est évident que dans les terrains à sous-sol argileux, il faut y procéder avec prudence, c'est-à-dire graduellement. C'est en automne qu'il convient de les entreprendre, et si après avoir ramené de la terre neuve ou vierge à la surface, en petite quantité chaque fois, on avait le bon esprit d'y mettre du fumier en couverture, elle deviendrait rapidement fertile.

Si nous persistons à écorcher misérablement la terre, c'est-à-dire à cultiver constamment dans une couche arable épuisée, fatiguée à l'excès, nous échouons de plus en plus dans nos récoltes.

Le plus souvent, dans toutes nos déceptions, nous ne cessons d'en accuser à tort notre climat et notre température; cependant, il est constaté que le climat de notre pays est aussi favorable à une bonne culture que dans aucun autre pays; mais comme dans tous les pays où l'agriculture est en honneur, où le travail de la culture se fait avec intelligence, il faut vaincre la routine pour se livrer à une culture raisonnée; pour arriver, il suffit de tenter de temps à autre quelques expériences qui ne nécessitent pas trop de frais. Si vous voyez votre voisin réussir au moyen de quelques procédés nouveaux, suivez son exemple et demandez-lui conseil.

Afin d'offrir à ceux de nos cultivateurs qui seraient portés à se laisser vaincre par le découragement, nous livrons à leur réflexion un exposé parfait de notre climat canadien. Nous sommes persuadés qu'ils se convaincront que leur insuccès dans la culture d'une terre n'est pas dû à l'inclémence de notre climat, mais plutôt à leur inexpérience ou même à leur imprévoyance. Qu'ils s'éclaircissent à la lumière de l'expérience, qu'ils suivent les exemples de bonne culture qui leur sont offerts même par les voisins, et le succès sera leur partage. — Voir le No. du mois d'août page 21.

Concours de Labour à Hochelaga.

Chaque automne ramène dans nos campagnes cette bonne et utile fête des concours de labour. Toutes les sociétés d'agriculture qui possèdent quelque vitalité consacrent chaque année de jolies sommes d'argent pour offrir des prix à ceux parmi les laboureurs, jeunes et vieux, qui savent élever jusqu'à l'art le travail du fer de leurs charrues.

Avez-vous jamais assisté, lecteurs, au spectacle de ces luttes champêtres?

Avez-vous jamais vu, dans une prairie magnifique et par une belle journée d'automne, quinze, vingt, trente laboureurs, conduisant leurs charrues, tirées par des chevaux robustes, et traçant comme au cordeau les droits sillons de belles planches arrondies?

Vous êtes-vous mêlé à la foule des cultivateurs, intelligents qui suivent ces concours, y prennent part ou les encouragent par leur présence et par leurs souscriptions?

"J'admire, disait un des plus grands écrivains de la France, et je considère aussi comme un grand progrès, l'institution de ces concours, écoles mutuelles des améliorations, appels à l'industrie nationale, assemblées généreuses où les hommes se saluent, se donnent la main, se félicitent, se respectent, se récompensent, s'encouragent et où les plus humbles viennent fiers de leur année de travail, et s'en retournent heureux de leur journée de repos et du prix de leurs efforts." Aussi on en parle longtemps d'avance et l'on cite avec complaisance les noms de ceux qui doivent figurer dans le concours, et les riches fermiers se disputent l'honneur de voir leurs champs choisis pour le théâtre de cette lutte pacifique.

Mardi la société d'agriculture du comté d'Hochelaga avait son tournoi agricole. On sait que grâce à la noble émulation créée parmi nos cultivateurs par la présence des fermiers modèles que nous donne l'Écosse, ce comté est considéré à bon droit comme un de ceux où le progrès agricole a pris le plus de développement. Aussi ses concours soulèvent-ils toujours un grand intérêt parmi les amis de l'agriculture.

Cette année la belle ferme de M. Michel Raymond, de la Longue Pointe était choisie pour le théâtre du concours. La terre de cette ferme est un peu forte mais la température des jours précédents l'avaient préparée favorablement à se laisser entamer par le soc de la charrue.

A cause d'un malentendu regrettable, le nombre des concurrents n'était pas aussi considérable que d'habitude, mais il y en a eu un nombre suffisant et la lutte fut vivement soutenue.

Outre les bourses offertes par la société, il y avait de plus quatre prix que les lutteurs convoitaient à juste titre.

L'Hon. J. L. Beaudry, maire de Montréal, avait voulu donner en prix, pour le meilleur laboureur du comté, une charrue en fer de première qualité.

L'Hon. M. Beaubien offrait aux laboureurs de la seconde classe une paire de herses améliorées, et M. A. W. Ogilvie, M. P. une bourse de \$10.00; et M. Desjardins M. P., avait mis aux concours pour les plus jeunes canadiens-français au dessous de 21 ans, une jolie montre en argent.

Les planches ayant été distribuées de bonne heure, grâce à l'activité déployée par M. Brodie, le secrétaire de la société, et avec l'aide de quelques uns des directeurs, les concurrents purent exécuter et terminer leurs travaux assez tôt dans l'après-midi, et vers trois heures les juges du concours purent donner le résultat de leur examen.

La foule qui était alors présente se groupa autour d'un busting improvisé, et l'Hon. M. Beaubien, prenant